

## DEUXIÈME CONTE PICTURAL

Extrait de « *Contes picturaux* » édition materia prima, 2005

Le problème est souvent de trouver le point d'origine. Il suffit ensuite d'y faire converger ce qu'il convient d'actions conduisant à la réalisation d'une œuvre qui à son tour se multipliera à l'infini au fur et à mesure que des regards, instruits ou innocents, déclencheront l'effet de projection sur soi qui donne parfois la sensation d'être regardé par l'objet qu'on regarde. Cette façon d'aborder les choses permettra peut-être de comprendre la raison de la présence dans les réserves du musée d'art et d'archéologie de Guéret d'une peinture dont l'étrangeté fut révélée durant le printemps 2001 à l'occasion d'une exposition consacrée aux paysages de la Creuse. Voici quelques extraits d'une note rédigée par le conservateur :

Peintures réalisées sur des panneaux de bois de format carré de 50 cm de côté - Aucune date, aucune signature (...) - Le thème est une lisière de forêt sans aucun ciel, et sans premier plan - Les arbres sont éclairés par la gauche d'une lumière qui semble celle d'une fin de journée - Façade proche d'œuvres de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, réalisées en atelier à partir de croquis pris en extérieur (...) Point remarquable : partie basse restée vierge sur une bande horizontale de 3,5 cm - présence d'une marque longitudinale sur l'enduit brut : le panneau était peut-être inséré dans un "dispositif" - Hypothèse renforcée par le fait qu'aucun système d'accrochage n'existe au dos du panneau.

Considérant le panneau peint comme un élément d'un tout, il restait à imaginer la nature de la partie manquante et l'utilité d'un tel assemblage. Le peu d'indices ne rendait pas la tâche aisée et la recherche aurait pu s'avérer vaine si quelques mois plus tard lors d'une visite au Musée d'Orsay à Paris une découverte surprenante n'en avait relancé l'intérêt.

Dans une salle peu fréquentée par le public se trouvait une peinture de paysage. La même lisière, la même lumière ! Et surtout, la peinture cette fois-ci était complète : un peu de ciel se devinait au travers des feuillages d'automne et de grosses pierres occupaient un premier plan constituant le véritable thème du tableau. Son attribution à un peintre de l'École de Barbizon n'était pas certaine, mais le titre donnait une précieuse indication : « Hameau de la Cheirade, 1851 » Il était dès lors possible de considérer que le panneau du musée de Guéret constituait un fond, devant lequel étaient disposés des éléments en volume, l'ensemble figurant à la manière d'un diorama un détail caractéristique de certains paysages de la Creuse : des pierres maintenues en lisière d'un bosquet non cultivé parce que les blocs rocheux trop lourds et la pente du terrain trop forte y avaient rendu le défrichage compliqué ou inutile.

À ce point de la recherche il restait à s'interroger sur l'utilité d'un tel diorama. Toutes les hypothèses fondées sur l'idée d'une simple représentation d'un lieu ont été bousculées par la lecture d'un texte consacré aux démons et génies du terroir qui orienta momentanément ma recherche en ouvrant la voie de l'équivalence. Dans le but de provoquer un effet bénéfique ou maléfique, certaines pratiques magiques consistaient en effet dans le monde rural du XIX<sup>e</sup> siècle à intervenir sur un objet se substituant à un individu. Il était intéressant de considérer que l'intervention sur la maquette pouvait avoir un effet sur le lieu représenté. Dans le même ordre d'idée, la maquette étant considérée comme un équivalent du lieu, elle pouvait devenir la demeure des *genus locci* au même titre que le bosquet. Cette ouverture de la recherche encourageait à se rendre sur place et à examiner de près les environs immédiats du hameau de la Cheirade.

Ma visite en Creuse a eu lieu à la fin du mois d'avril 2002. Pour être plus précis le 27 avril. Porteur d'une reproduction de la peinture du musée d'Orsay, je n'eus aucune difficulté à retrouver le lieu et à convaincre quelques habitants du hameau à débroussailler l'endroit avec moi de façon à dégager les pierres pour les rendre à la vue de tous.

Au soir, les broussailles furent entassées et le brûlis suivi d'un repas. Ce fût l'occasion de parler de peinture. Racontant les étapes de mon enquête, je fus en retour comblé de souvenirs et de réactions, car, étonnement, la venue du peintre il y a plus d'un siècle avait laissé des traces dans les esprits. Malheureusement, son aventure ayant été racontée de génération en génération avec les transformations, les adaptations et les dissimulations habituelles dans ce genre de transmissions orales, j'étais incapable de reconstituer une histoire cohérente. Aussi, j'ai préféré m'en tenir à l'interprétation de documents matériels. Le premier que j'ai pu collecter fut une lettre transmise par le peintre à la famille de la Cheirade qui l'avait hébergé en 1874 ; le deuxième, un traité de géométrie descriptive que le peintre avait oublié lors de son départ précipité de la Creuse et dont le principal intérêt est d'être illustré à trois endroits d'aquarelles figurant un horizon paysagé ; le troisième, deux fragments d'un panneau de bois (très abîmés puisque retrouvés récemment dans un tas de bois abandonné au fond d'une ancienne bergerie) mais sur lesquels se trouvent encore les traces d'une peinture figurant de façon sommaire quelques arbres organisés en lisière...

La lettre mérite d'être citée dans sa totalité.

*Paris, le 16 octobre 1852*

*Chers amis, je suis enfin de retour à Paris, où j'ai retrouvé mon atelier dans un ordre serein, tel que je l'avais laissé avant de rejoindre mes amis de Barbizon. Je n'imaginai pas, il y a maintenant plus d'un an en parcourant le chemin vers la forêt de Fontainebleau qu'il me conduirait en fait vers votre village de la Creuse. Le lieu de travail et de vie que je retrouve est inchangé. Chaque chose est à sa place, et pourtant tout est différent et comme chaotique. Le sens accordé aux matières, aux images et aux outils rassemblés ne suffit plus à les relier. Certains objets qui auparavant me paraissaient essentiels et porteurs d'avenir se trouvent chargés d'inutilité et pourraient disparaître sans peine. Des dessins entassés présages de peintures savantes sont à mettre au rebut des encombrants souvenirs. Il me faudra aussi éloigner la plupart des livres, lieux de réponses introuvables et de questions sans fin. Des lettres se sont accumulées et y répondre maintenant serait inutile. Je vais donc entreprendre de créer un nouvel ordre des lieux qui puisse me conduire un pas plus loin, mais qu'il est difficile et long et inquiétant parfois ce travail précédant l'avancée ! Il faut s'efforcer de croire que cette marche est essentielle, alors qu'elle ne semble mener nulle part, que son tracé est hasardeux et que les résultats entrevus déçoivent souvent. La question est donc : que garder (s'il faut garder quelque chose) des bagages accumulés qui seront indispensables pour un prochain voyage, dont je ne connais ni la direction, ni la durée, et encore moins le but ? Abandonnant les livres, ou bien n'en gardant qu'un seul, j'ai pensé un moment ne conserver que mes huiles, mes pigments, mes essences et mes résines, mais les connaissances acquises dans leur manipulation m'indiquent aussi qu'en tout endroit je peux trouver dans les ressources naturelles de quoi extraire les matériaux de la peinture.*

*Les quelques semaines passées chez vous m'auront appris beaucoup plus qu'en des années d'apprentissage dans les écoles d'art. J'espère que le grand carré vous a donné entière satisfaction. J'ai oublié chez vous un livre de géométrie. Gardez-le. Il ne pourra plus me servir beaucoup et j'ai plaisir à savoir qu'il se trouve en des mains amies.*

*Je vous embrasse*

La signature est illisible.

La lecture de cette lettre m'engagea dans une brève rêverie. (J'imaginai, dans cette situation de la perte de sens d'un lieu de vie et de travail qu'on puisse ordonner les objets qui s'y trouvent en rupture avec toute logique fonctionnelle : en les classant par couleurs, par formes, par matériaux ou par tailles et en s'attardant tout particulièrement sur les transitions permettant de passer des objets plutôt ronds à ceux doter de fortes arrêtes, des objets métalliques brillants, à ceux plus mats, puis à ceux nettement oxydés). Cette lettre déplaçait surtout mon centre d'intérêt. Il semblait évident que le peintre de la Cheirade était également celui des panneaux du musée de Guéret et je trouvai un explication très rationnelle à son séjour prolongé loin de Paris : sans doute était-il resté quelque temps en Creuse, très certainement démuné de tout, et avait-il accepté de bon cœur et en échange du logis et du couvert de réaliser quelques travaux picturaux, dont celui du "grand carré" à la demande des habitants de la Cheirade. La commande, par un photographe, de panneaux peints destinés à un fond de diorama lui avait apporté le peu d'argent nécessaire pour reprendre la route.

Je ne disposais d'aucune information sur ce qui avait pu occuper notre artiste, ni sur les étapes de son voyage, pendant la période séparant la réalisation du tableau du musée d'Orsay à l'automne 1851 et l'arrivée à Paris en octobre 1852 attestée par la lettre.

Je ne l'imaginai pas quittant la Creuse et reprendre directement la route de Paris. Persuadé qu'il avait dû prendre, soit la direction du levant, soit celle du couchant, je me suis plu pendant de longs mois après le grand brûlis de la Cheirade à imaginer tour à tour ces deux hypothèses.

Prendre la route de l'ouest nourrit le sentiment que les pas se chargent du mouvement du soleil et donne, au crépuscule, face à soi, le spectacle de son coucher. Dans nos régions le prix à payer est de savoir que la fin de la terre est proche et qu'il faudra très vite se résoudre à être parvenu au bout du monde. Au contraire, voyager vers les espaces infinis de l'orient, à rebours de la marche solaire, expose, au moment de fatigue de la fin du jour, à avancer vers l'obscurité, sentant dans le dos la chaleur et la tentation de se retourner, anticipant ainsi le geste qui décidera de la fin du voyage.

Partir vers une limite proche que la géographie dessine ou vers un point de rebours dont il faudra inventer la raison : j'ai entrepris successivement les deux voyages.